

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 45

Artikel: Le bateau à vapeur du lac de Genève : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182925>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parardé que font quand vont à grand conset.

Suffit que l'ont étâ on bokenet dégrossi din lé granté z'écoûlé, voliont ti féré lé monsu. Portont dai z'aillons bregolâ, fommont dai cigalé et vont djuï ai carté quanquié àotré la né pai lo café Morand. Vaiquie la via que font. Quand sé vint lo matin, cllião fin conseillé s'in vont tot imbrelikokâ dontâ su lé chôlé verdé po gagnâ lâo six francs.

L'ont biau sé bragâ, de noutron temps lè tsousé n'allâvont pas pllie mau. Mé sovigno adé quand ien étais dâo grand conset. Ma fêna préparavé mé z'aillons dé grisetta ào dé mélanna musca, mon tsapé dé fleutre et ma pipa choupaque. Po né pas tant dispensa pai Losena on fourrâvé oquié à medzî din on bissat et lo canton dé Vaud étais assebin gouvernâ qu'ora.

On n'étais pas adé à quartettâ ao a droumi, on savai féré sé z'afféré et cllia dao pabi in mimo temps. Toté lè z'annaïé à la tenabllia dâo mai dé Mai ie tsappousivo dain dint dé raté et à cllia dé Novimbro dai pinguelion po lâ sâocesson.

Et topurai quand falliai deré oquié, on lo desai tant bin quié mau.

Ma ào dzo dé houâi, lâ dzouné dzin n'ont rin qu' l'orgouet, ne savont rin deré et rin féré.

Po on vilho conseillé,
L. C.

Le bateau à vapeur du lac de Genève.

II

Heureusement en cet instant ils débouchaient dans la grande route, à la hauteur du village d'Allamand ; une longue ligne droite se développait devant eux, et malgré quelques inégalités du sol, le conducteur inquiet pouvait lancer ses coursiers. Son attelage se composait de deux chevaux différents de caractère et d'allure : une jument à laquelle sa blancheur avait fait donner le nom de *Perle*, douce, souple, plus propre à la selle qu'au trait, et un vigoureux cheval, noir de jais, que son maître prétendait de race anglaise. Déjà le fouet d'Alexandre se promenait sur la croute de ses deux coursiers, dont il avait assuré tant de fois n'avoir qu'à modérer l'ardeur ; déjà, contre tous les usages reçus, Perle était depuis longtemps dans un plein galop, que son camarade soutenait par un trot excessivement prolongé ; cependant cela ne suffisait pas ; l'animal rassemble ses forces, précipite ses mouvements, l'œil voit à peine ses pieds poser à terre ; un second, un troisième coup de fouet se succéderont ; alors le fier anglais, inaccoutumé à tant d'appels, irrité, et ne comprenant pas ce que l'on exige de lui, se met aussi au galop ; mais peu fait à cette allure, il s'élance avec violence, fait un bond en avant et donne une forte secousse à la légère voiture qui ressaute ; les ressorts craquent, Henriette est rejetée en arrière. « Arrêtez, arrêtez, je vous en conjure ! » s'écrie-t-elle, en saisissant le bras de son imprudent conducteur ; mais celui-ci est trop animé pour l'entendre.

La longue route retentit des cris de *gare, gare*. Des cultivateurs qui fossoyaient une vigne, abandonnent leur pioche ; des enfants qui jouaient dans une prairie, accourent sur le bord du chemin ; un respectable ecclésiastique qui cheminaît à pas lents, absorbé par une lecture, se précipite dans le fossé ; une fois en sûreté, il replace ses lunettes, ôte son chapeau, lève la tête ; mais il ne voit rien, rien qu'un tourbillon de poussière qui a passé comme l'éclair et dont les traces l'enveloppent encore. « Les braves chevaux ! disent les uns. Ce sont des fous, s'écrie un autre. Ils n'arriveront pas, ils n'arriveront pas ! » crient les passants. Et cependant déjà le char retentit sur le pavé de la longue rue de Rolle.

Le bateau, après avoir envoyé sa cargaison au rivage et

reçu celle de terre, allait se remettre en mouvement ; le capitaine donnait le signal. « Attendez ! s'écrièrent les curieux, en voyant les chevaux d'Alexandre couverts d'écume qui se précipitaient sur la plage ; Attendez ! » Le brillant équipage arrêta un instant la marche du bâtiment. Alexandre en profita, il enleva sa compagne, la place sur un petit bateau ; debout à côté d'elle, il la soutient et la conduit jusqu'à l'escalier du *Léman*. Henriette s'élance légèrement, et déjà le bruit des roues se fait entendre.

Mlle de Lucens, étourdie de sa course, s'assit sur le pont, jouissant de la fraîche température que les eaux et le léger vent qui règne ordinairement sur le lac entretenaient autour d'elle. La tête encore ébranlée par tous les chocs qu'elle avait eu à supporter, elle se laissait doucement entraîner, et trouvait cette manière de cheminer bien plus agréable que la précédente. Le calme la remit bientôt de son émotion ; peu à peu un léger coloris succéda, sur ces joues, à la pâleur que le sentiment de la peur y avait répandue. Son arrivée avait fait sensation sur le tillac ; les nouveaux venus excitent toujours la curiosité ; on voit, à l'entrée de chaque port, les passagers se rassembler sur le pont pour les examiner. Dans ce moment Robert avait quitté le XIV^e siècle pour rentrer dans la vie réelle. Ses regards se portaient avec intérêt sur Mlle de Lucens. « Quelle est, dit-il à un homme avec lequel il causait, cette jeune personne en chapeau de paille, rubans bleus, châle blanc ? — Elle a de beaux yeux, une tournure agréable. Je ne la connais point. » Robert se tourne alors vers le batelier qui dirigeait le gouvernail. « Savez-vous, lui dit-il, le nom de cette jeune dame qui cause avec une femme âgée ? — Je n'en sais rien, » répond le marinier.

Le trajet de Rolle à Nyon prit peu de temps. Robert vit avec peine que l'inconnue se préparait déjà à quitter le bateau ; il se pencha sur la barrière et y resta longtemps. Quel dommage que dans le XIII^e et le XIV^e siècle la navigation à l'aide de la vapeur ne fut pas encore connue ! Que de tableaux, que de scènes il aurait eu à peindre ! Le paquebot arrive poussé par ses bruyants rouages, et chassant devant lui l'écume qui se forme à sa large proue. Ce nouvel habitant du lac, par sa masse, sa carène élevée au-dessus de l'eau, la force magique qui le fait agir, contraste avec les bâtiments d'ancienne structure, à la marche dépendante des vents, aux formes élégantes, à la quille enfoncee, aux voiles pittoresques, dont les mouvements ont quelque chose de paisible et de majestueux. Le bateau-diligence, toujours pressé, dont les moments sont comptés, qui marche en ligne droite comme les gens affairés, dépasse les barques portant du bois, des pierres, de la chaux, qui semblent se jouer sur les eaux ; il laisse derrière lui le petit bâtiment chargé de poissons, de volailles, de légumes, qui arrive à force de rames des côtes de la Savoie. Les terrasses du rivage sont couvertes de curieux ; l'antique château de Nyon, avec ses tourelles qui dominent la ville, semble protéger le débarquement. Quel gracieux coup d'œil que celui de ces embarcations remplies de têtes pressées, qui reviennent du grand bateau ! Robert croit voir encore la jolie passagère, penchée sur le banc du léger esquif, doucement ballottée et cédant au mouvement de la vague, s'élancant ensuite à terre dans les bras d'un homme âgé qui l'attend.

Combien il regrette cette occasion de peindre les étrangers qui visitent notre pays, ces coureurs des Alpes, à en juger par leurs larges chapeaux de paille, leurs blouses et leurs longs bâtons terminés par une corne de chamois, ces Anglais, ces Italiens, ces Polonais, ces Russes, et ce bon bourgeois de Paris, qui, après avoir terminé avec honneur sa carrière commerciale dans la rue Saint-Denis, s'est avisé d'un voyage en Suisse, qui, au pied des rochers de Meillerie, n'a pu cacher son admiration, à la vue de montagnes si élevées, qui communiquait ses impressions avec tant de naïveté en comparant les Alpes à Montmartre, qui surtout était ravi en voyant presque tous les usages de Paris adoptés sur les bords de ce lac sauvage ; car il se fait un plaisir de le dire hautement, les bons Helvétiens ne sont restés que peu en arrière des habitants de son quartier, dont la population lui a toujours paru la race primitive et le type modèle de la civilisation !

Mais tous ces personnages ont une teinte trop moderne pour l'ouvrage qui nous occupe : une seule des personnes qui ont paru sur le bateau mérite d'y prendre place, Mlle Henriette de Lucens. Son arrivée avait frappé Robert ; il avait admiré sa figure gaie, son maintien simple et naturel, et son regard si doux ; il avait entendu le son de sa voix, lorsqu'elle racontait en riant, à l'amie qu'elle avait trouvée sur le tillac, les détails de sa course rapide. Oui, c'était la jeune fille qu'il cherchait. Ce n'était pas une de ces poupées du présent siècle, pleines de prétentions et d'une timidité affectée ; elle n'avait pas été emprisonnée dans ces corsets modernes, au moyen desquels les mères de nos jours fabriquent à leurs filles une taille élancée ; tout annonçait chez elle la santé, un caractère simple et gai. Comment pourra-t-il parvenir à étudier les détails d'un modèle précieux pour lui ? Ah ! si des voyageurs surmontent les dangers et les fatigues pour voir un beau monument, si des savants veillent tard à la clarté de la lampe pour déchiffrer un manuscrit, devait-il laisser échapper une occasion qui ne se présenterait probablement plus ? Heureusement il n'avait pas perdu toutes les traces de la demoiselle du XIV^e siècle. Au moment de l'arrivée à Nyon, le nom de Mlle de Lucens, prononcé à l'extrême du bâtiment et répété de bouche en bouche, était parvenu jusqu'à lui.

(A suivre.)

Nous extrayons les lignes suivantes du *Chroniqueur*, de M. Vulliemin, au chapitre qui traite des origines de Lausanne :

« A la Cité, l'évêque et le clergé siégeaient en haut lieu ; la noblesse s'était fortifiée sur la colline ; dans le bas s'établissait le peuple des artisans, des marchands, des serfs affranchis ou fugitifs ; gens esclaves d'hier, sans droits, sans lois, honnis, foulés, d'une origine incertaine. Un reste des captifs qui, sous Rome, cultivaient les terres, les esclaves que fit la conquête bourguignonne, les débris des hordes germaniques, tartares ou même sarrasines, voilà ce dont s'est composé le peuple de nos villes et de nos campagnes. Ce sont les hommes dont nous avons emprunté les traits. C'est de cette humiliation que sont sortis ces bourgeois, qui se montrent si fiers et si jaloux de la liberté. Tout peuple, dans le moyen âge, est né comme d'une crèche. Acceptons cette origine, et apprenons, à l'école du chrétien, à chercher notre gloire dans ce qui nous a humiliés. »

Théâtre de Lausanne.

Il eût été hasardeux de porter un jugement sur la troupe de M. Vaslin, d'après la représentation de dimanche dernier, représentation tout à fait en dehors de celles qui devaient réellement constituer notre saison théâtrale. Les acteurs, encore fatigués du voyage, et dont plusieurs se trouvaient pour la première fois en présence de notre public, qu'on leur avait représenté comme fort exigeant, ne pouvaient pas nous donner là une idée réelle de leur valeur. Il valait donc mieux se taire sur cette représentation que de courir la chance de se départir d'une opinion prématurée.

La soirée de mardi est venue du reste confirmer cette idée, en nous montrant nos artistes sous un tout autre jour. Plusieurs nous sont revenus avec des progrès notables, et les nouveaux ont fait preuve d'un véritable talent. La charmante comédie, les *Doigts de Fée*, a été interprétée avec beaucoup de

finesse, et plusieurs scènes ont été remarquables d'entrain et de vérité. Tout le monde s'en est allé enchanté, et la représentation de jeudi n'a pas eu moins de succès.

Dans quelques jours, nous nous permettrons des appréciations plus complètes sur le personnel de la troupe, qui ne le cède en rien à celle de l'année dernière ; nous estimons même qu'elle lui est supérieure.

Un jeune paysan, passant son école militaire, veut remettre son ceinturon, dont il s'était débarrassé pour boire picholette plus à l'aise ; mais tout s'est emmêlé : la giberne est à l'envers, le sabre est à droite, et le malheureux sue sang et eau pour remettre tout en ordre.

La maîtresse du café, riant de son embarras, s'écrie : « En voilà un qui ne sait pas seulement s'atteler ! »

Un monsieur, régulant des amis, envoie son domestique chercher une bouteille de son meilleur cru.

A peine le domestique est-il parti pour exécuter cet ordre, que le maître, se rappelant que le pauvre garçon est novice dans sa besogne, regrette de ne pas lui avoir recommandé de traiter la bouteille avec prudence, pour éviter de mettre en mouvement le dépôt du vin.

Cependant le garçon revient, portant sa bouteille fort convenablement.

— Tu ne l'as pas secouée ? demande le maître anxieux.

— Non, mais c'est bien facile, répond le domestique en secouant vigoureusement la bouteille...

Un jeune homme, élève et fils de voleur, se fait maladroitement prendre en flagrant délit à son premier coup de main.

Son avocat termine ainsi sa plaidoirie :

— Mon client n'est pas un filou, et n'a jamais subi de condamnation. Il mérite toute votre indulgence. C'est un jeune imprudent qui a voulu trop tôt voler de ses propres ailes.

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE Dimanche 8 novembre.

L'A V E U G L E

drame en 5 actes, du Théâtre de la Gaîté,
par M. Anicet Bourgeois.

UN MARI DANS DU COTON

Vaudeville en 1 acte, par M. Albert Thiboust.

Les bureaux s'ouvriront à 5 1/2 h. — On commencera à 7 h.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Agendas de poche et de cabinet pour 1875. — Buvards, papeteries, albums pour photographies, psautiers, porte-monnaies, serviettes pour écoliers, sacs d'écoles, portefeuilles pour la musique. — Fournitures complètes pour les bureaux. — Registres de formats et règles diverses ; copies de lettres à la presse, d'excellente qualité ; presses à copier. Feuilles d'images et feuilles d'architecture pour la jeunesse ; dominos, damiers, etc., etc. — **Joli choix d'abat-jour pour lampes.**

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.